

Négociations avec l'Iran : désastre total, la Russie en mode guerre totale | Larry C. Johnson

Juste au moment où l'on pense que les États-Unis ne peuvent pas creuser une tombe plus profonde pour eux-mêmes, les gens à Washington vous surprennent avec une pelle encore plus grande. La guerre contre l'Iran est en train de passer d'une guerre de choix, à une éventualité, à une crise, puis à une véritable urgence économique nationale, et il n'y a RIEN que l'armée américaine puisse faire pour améliorer la situation. Oh là là. Larry C. Johnson me rejoint aujourd'hui pour faire le point sur l'Iran, la crise pétrolière et la manière dont les États du Golfe pourraient faire pression sur Washington pour qu'il prenne du recul. Il analyse également la situation en Israël, en Russie, en Ukraine, ainsi que la montée d'un nouveau système de paiement dirigé par la Chine, avec le Transition Protocol de Pepe Escobar et Sonar21 dans la discussion. Liens : Larry C. Johnson : <https://sonar21.com> Larry C. Johnson Substack : <https://larrycjohnson.substack.com> Transition Protocol : https://www.youtube.com/@Transition_Protocol Neutrality Studies Substack : <https://pascallottaz.substack.com> Produits dérivés : <https://neutralitystudies.com/shop> Donations : <https://neutralitystudies.com/donate> Chapitres : 00:00:00 Introduction et Transition Protocol 00:01:38 La menace nucléaire iranienne et la crise pétrolière 00:15:19 Détroit d'Ormuz, transport maritime et assurances 00:17:38 Pression sur Israël et le cessez-le-feu 00:21:22 États du Golfe, Pakistan et retrait américain 00:33:46 La base de soutien d'Israël se rétrécit 00:36:07 Russie, Ukraine et escalade de l'OTAN 00:51:46 Chine, SWIFT et le nouvel ordre financier

#Pascal

Bienvenue à tous dans Neutrality Studies, pour une nouvelle mise à jour avec l'unique Larry Johnson. Larry, ravi de te retrouver. Merci, Pascal. Tu es un homme très occupé, toujours en voyage aux quatre coins du monde. Eh bien, toi aussi, tu n'es pas en reste. D'ailleurs, avant qu'on commence, tu as lancé un projet avec Pepe Escobar, et vous avez maintenant une nouvelle chaîne qui tourne, c'est bien ça ? Tu veux nous en parler un peu pour commencer ?

#Larry C. Johnson

Oui, le Protocole de Transition. En fait, on avait commencé sous le nom de PowerShift. Mais ensuite, Marco Rubio a appelé Google et a dit : « Fermez-les, ils disent trop de vérités. » Alors oui, on a relancé la chaîne.

#Pascal

Alors, si vous voulez suivre Larry, essayez le Transition Protocol. Franchement, c'est fantastique, et moi, j'adore. Tes discussions avec Pepe sont excellentes. Mais entrons maintenant dans le vif du sujet. J'aimerais vraiment avoir ton avis sur l'Iran et sur les négociations en cours. En fait, je suis en Suisse en ce moment, donc juste à côté, à Lucerne. Oui. Tu as écrit sur ton Substack... non, pardon, pas ton Substack, sur Sonar21, que tu avais de bonnes raisons de penser que les Iraniens menaçaient en réalité de procéder à une détonation nucléaire. Tu as écrit ça le quatre juin, et je crois qu'on est le vingt-deux aujourd'hui. Où en est-on de ce côté-là ? Tu penses toujours que c'est vraiment une option ? C'est, disons, leur option nucléaire. D'accord.

#Larry C. Johnson

Oui, sans vouloir mélanger les métaphores. On s'appuie sur une source pakistanaise dont Pepe et moi savons assez bien de qui il s'agit. Donc, ce n'est pas juste quelqu'un assis dans un café qui dit : « J'ai une opinion là-dessus. » Non, c'est quelqu'un directement impliqué, qui sait qu'il y a bien eu une menace de l'Iran envers les États-Unis. En gros, le message, c'était : si vous ne négociez pas de manière honnête et directe, alors nous n'aurons pas d'autre choix que de prouver qu'on est capables de fabriquer une arme nucléaire, et qu'on ira jusqu'à en faire exploser une.

#Pascal

À l'intérieur de l'Iran, c'est bien ça ? Comme un test... un essai nucléaire, c'est ça ?

#Larry C. Johnson

Oui, et très probablement, ce ne serait pas une explosion en surface, avec un champignon nucléaire visible et des retombées radioactives qui se dispersent autour. Ce serait plutôt du genre à dire : « Le premier juillet à onze heures, heure de Téhéran, nous ferons exploser un engin de cinq kilotonnes », quelque chose comme ça. Parce que là, les capteurs sismiques enregistreraient l'événement. C'est comme ça qu'on convaincrerait le monde : oui, vous allez voir un tremblement de terre à ce moment-là, mais ce ne sera pas un tremblement de terre. Donc, selon notre source pakistanaise, l'Iran a formulé cette menace directement contre les États-Unis.

#Pascal

Pensez-vous que c'est l'une des raisons pour lesquelles, au final, les États-Unis ont signé le protocole d'accord ? Parce qu'honnêtement, quand on le lit, on a presque l'impression d'un document de reddition. Et l'ironie, bien sûr, c'est que Trump l'a signé à Versailles. Mais je crois que ce détail lui a complètement échappé. Enfin bref, on est maintenant dans ce processus de négociation. Et selon vous, est-ce que ça joue, quelque part, dans l'esprit de l'équipe américaine ?

#Larry C. Johnson

Je pense que c'était un facteur, oui, mais en réalité, le facteur le plus important, c'est la crise pétrolière qui est en train de frapper, qui frappe déjà le monde, même si le monde ne s'en rend pas encore compte. On est un peu dans la phase du poulet sans tête. Si vous avez déjà vu quand on abat un poulet et qu'on lui coupe la tête, il continue à courir un moment avant de comprendre qu'il est mort... et puis, d'un coup, il s'effondre. Il y a environ deux semaines, apparemment, un groupe de hauts dirigeants du secteur pétrolier a rencontré Trump. Et je ne sais pas s'il a été informé par les services de renseignement ou par le secrétaire à l'Énergie, Wright, mais on lui a dit qu'une crise se profilait, une crise inévitable.

Et là, ça devient un peu plus compliqué. Tout commence avec la Réserve stratégique de pétrole. En gros, c'est comme si on mettait du pétrole à la banque, pour pouvoir en utiliser un jour de besoin. C'est un compte d'épargne, en quelque sorte. Ce pétrole est stocké dans des cavernes de sel situées dans le sud des États-Unis. Il y a quatre grandes zones où se trouvent ces cavernes. Et ce que j'ai appris, c'est qu'il ne s'agit pas d'une seule grande caverne, mais de plusieurs cavités laissées par l'extraction du sel. Donc, à chaque site, on peut avoir trois ou quatre cavités différentes au même endroit. La capacité totale de stockage est d'environ sept cent cinquante millions de barils de pétrole. Et à mesure qu'elles se remplissent, chaque cavité est surveillée.

La raison pour laquelle on utilise les cavernes de sel, c'est que le pétrole ne se mélange pas avec le sel. Il ne devient pas du pétrole salé. Alors que si on y met de l'eau, on obtient de l'eau salée. L'eau douce devient de l'eau salée. Mais pour extraire le pétrole, quand on décide de le pomper, il faut injecter de l'eau à l'intérieur. Le pétrole, lui, reste au-dessus de l'eau. Il remonte à la surface, et c'est comme ça qu'on le récupère. Donc, ce qui était à l'origine une capacité de sept cent cinquante millions de barils est maintenant réduit à un peu plus de la moitié, parce qu'une grande partie a déjà été retirée. Et en ce moment, on en retire environ seize millions de barils par semaine. Alors on se dit : oui, mais il nous en reste trois cent quarante millions, donc tout va bien.

Alors, attends, arrêtons-nous là. Parce que si on met trop d'eau dans ces cavernes de sel, elles peuvent s'effondrer, et du coup, elles ne peuvent plus stocker de pétrole. On estime qu'à partir d'environ cent quarante millions de barils, on atteint ce qu'ils appellent le point de déstabilisation. Ça veut dire qu'à partir du quinze juin, il restait à peu près deux cents millions de barils exploitables. Mais là-dedans, ce n'est pas tout le même type de pétrole. Il y a du brut léger et du brut lourd. Et c'est sur le brut lourd, ce qu'on appelle les distillats moyens, que ça devient intéressant. J'ai un ami qui m'a un peu formé là-dessus depuis un an. Je me disais : « Tiens, regarde ce que Larry sait ! » Mais franchement, c'est un truc que je ne réalisais pas. Et quand tu le comprends, tu te dis : « Oh la vache ! »

#Pascal

Salut, juste une petite note rapide. La meilleure façon de soutenir cette chaîne, c'est de t'abonner à ma newsletter gratuite sur Substack. Tu peux aussi aider avec un abonnement payant là-bas, ou en achetant quelques-uns de nos nouveaux produits sur neutralitystudies.com. Les liens sont juste en

dessous. À tout de suite là-bas. Tu m'as gentiment envoyé ce PDF ce matin, je l'ai lu, et en gros, ça revient à une chose : le brut est partagé, tu vois ? Une partie sert à faire l'essence qu'on met dans nos voitures, une autre va dans le carburant d'aviation, une autre encore dans le kérosène, et une partie dans le diesel.

Le diesel, c'est ce qui fait tourner toute l'économie. Et c'est un compromis, non ? En gros, ça veut dire que, si on commence à manquer de certaines choses, on manquera aussi de pétrole destiné à la guerre, celui qui sert à faire voler nos avions de chasse, et ainsi de suite. Du coup, ça devient de plus en plus coûteux de maintenir un effort de guerre. Et l'armée américaine, y compris la marine et tout le reste, est bien sûr un grand consommateur de pétrole américain, surtout de brut lourd. Or, ce n'est pas de celui-là que les États-Unis sont indépendants. Vous êtes indépendants du brut léger, mais pas du brut lourd.

#Larry C. Johnson

Exactement. C'est celui-là qu'on doit importer. Oui, c'est bien celui-là qu'on doit importer. Alors, vous prenez ce baril de pétrole, et là, environ trente pour cent, c'est du distillat moyen. Et là, il faut faire un choix : est-ce qu'on en fait du diesel, ou est-ce qu'on en fait du carburant pour les avions, aussi bien les avions militaires que l'aviation civile ? On ne peut pas faire les deux à la fois. Il faut choisir l'un ou l'autre. Et c'est là que le problème se pose, parce que l'approvisionnement habituel en pétrole plus lourd, celui qui venait du Golfe persique, a été coupé. La Russie, en gros, on a essayé de la couper aussi, et certaines de ses raffineries ont subi des dégâts.

Mais du coup, il reste le Canada, le Mexique et le Venezuela. Et encore une fois, l'infrastructure vénézuélienne a du mal à soutenir une production plus élevée. Donc, en résumé, et Trump l'a dit lors de sa conférence de presse au G7, il nous reste quatre semaines. Dans quatre semaines, on sera à court. Et c'est là que ça devient vraiment intéressant, parce qu'on entend dire : « Il faut ouvrir le détroit d'Ormuz », en laissant entendre, à tort, que si on dit « le détroit d'Ormuz est ouvert », alors, d'un coup, tout le pétrole va se remettre à couler, et tout ira bien. Eh bien non. Ça n'arrivera pas.

Premièrement, ces navires qui sont restés là, dans ces eaux chaudes et salées, accumulent des coquillages, des bernacles, et Dieu sait quoi d'autre sur leurs coques. Ces bateaux doivent en gros être remis en état. Il faut les nettoyer à fond avant qu'ils puissent reprendre le transport de marchandises. On estime qu'environ douze pour cent de la flotte mondiale de cargos commerciaux de ce type sont actuellement à l'arrêt. Donc, rien que ça, c'est déjà un vrai problème. Et puis, il y a la question de l'assurance. Comme on ne peut pas garantir que le détroit d'Ormuz et le golfe Persique soient totalement exempts de mines, Lloyd's of London dit tout simplement : « Eh bien, dans ces conditions, on n'assure pas vos navires. »

Vous savez, il faut qu'on ait une garantie que ce soit clair. Ensuite, l'armée américaine, en témoignant devant le Congrès, a dit : oui, on pense pouvoir régler ça en environ six mois. Alors on

se dit, d'accord, ça veut dire déjà six mois de retard. Et une fois que les navires repartent, il peut encore y avoir deux mois de plus pour tout remettre en état. Donc, au fond, ce qu'il faut comprendre, c'est que même si l'objectif, c'est de rétablir l'approvisionnement en pétrole, l'offre mondiale a quand même chuté de vingt pour cent en quatre mois. Et beaucoup de pays ont géré la situation en puisant dans leurs réserves. Mais maintenant, ces réserves sont presque à sec.

#Pascal

C'est une situation vraiment intéressante, parce que je crois que, cette fois, les États-Unis ont enfin compris que ces capacités ne sont pas infinies. Les missiles, les munitions, tout ça... c'est limité. Mais maintenant, on réalise aussi que même l'approvisionnement en pétrole est limité. Et quelqu'un a dû vraiment s'asseoir avec Donald Trump pour lui expliquer clairement : « Écoutez, pour l'instant, tout a encore l'air d'aller, mais on est déjà en retard pour régler ce problème. » Sur ma chaîne, l'autre jour, Steve Jeremy, le Commodore, faisait remarquer que chaque pour cent de réduction de l'offre mondiale de pétrole peut entraîner environ un pour cent de baisse du PIB. L'impact est donc énorme, à ce stade. Autrement dit, il n'y a plus de temps à perdre. L'administration Trump n'a plus le temps d'éviter le chaos qui risque d'éclater justement au moment où tout le monde commencera à s'échauffer pour les élections de mi-mandat. Franchement, le timing pourrait difficilement être pire pour lui, non ?

#Larry C. Johnson

Oui, et ça, franchement, je pense qu'il a attendu trop longtemps. Cet accord était déjà disponible en avril.

#Pascal

Oui.

#Larry C. Johnson

Donc, il a perdu le mois de mai, et maintenant celui de juin. Reste à voir s'ils parviennent à faire quelque chose de concret d'ici juillet. Mais en ce qui concerne l'usage réel, la consommation, jusqu'à présent, ils ont réussi à la masquer. Parce que, sur les marchés pétroliers, il y a beaucoup d'acteurs différents. Chris Martenson, par exemple, c'est un autre analyste économique très compétent, et lui aussi s'est penché sur la question. Parce que, vous savez, et je suppose que quand vous étiez à l'université, vous avez dû suivre un cours d'économie, d'une manière ou d'une autre. Et là, on apprend les bases de l'offre et de la demande. Normalement, dans ces marchés, quand la demande est forte, il peut y avoir des incitations à augmenter l'offre. Et si on n'augmente pas l'offre, eh bien, le prix monte. Donc, vous voyez, c'est un environnement dynamique. Eh bien, eux, ils ont étouffé

tout ça. Ils sont intervenus, ils ont manipulé le marché, et ils ont essayé de faire croire artificiellement qu'il n'y avait aucun problème, qu'il y avait largement assez d'approvisionnement. Mais en réalité, c'est parce qu'ils ont déjà puisé tout le capital dans le sol.

#Pascal

Et les fluctuations de prix qu'on a observées ces trois derniers mois ont en réalité plus à voir avec la spéculation et les prévisions qu'avec de vrais chocs sur l'offre et la demande. Et ces vrais chocs, eux, vont maintenant arriver, commencer à se faire sentir et faire monter les prix, même si les nouvelles sur les négociations sont bonnes. Alors, selon vous, qu'est-ce que ça change pour les négociations ? D'un côté, on voit bien que l'Iran veut des garanties vérifiables, n'est-ce pas ? C'est pour ça qu'ils veulent d'abord le protocole d'accord. Et maintenant, ils vont surveiller si les États-Unis vont vraiment respecter ce protocole ou non, et si leurs navires peuvent effectivement passer. Et pour l'instant, il semble que ce soit bien le cas. Mais de l'autre côté, il y a tout le problème d'Israël et du Liban. Pensez-vous que les États-Unis vont, pour la première fois, exercer une vraie pression sur Israël pour résoudre cette situation ? Eh bien, je ne dirais pas que ce serait vraiment la première fois.

#Larry C. Johnson

Je veux dire, si on remonte un peu dans l'histoire, on pense à Dwight Eisenhower, qui avait mis la pression sur Israël, la France et le Royaume-Uni pendant la crise de Suez. Ensuite, Reagan a fait la même chose en mil neuf cent quatre-vingt-deux, quand Israël a lancé une de ses premières invasions du Liban, en pleine guerre civile libanaise. Mais il semble que Trump, lui aussi, ait fini par exercer une vraie pression sur Bibi Netanyahu. Parce que samedi, on avait l'impression qu'Israël n'allait pas s'arrêter... et puis, finalement, ça s'est arrêté. Les attaques ont cessé.

#Pascal

Il semble bien qu'un cessez-le-feu fonctionne pour le moment.

#Larry C. Johnson

C'est très simple. Les États-Unis sont le principal fournisseur de l'aide militaire et des armes d'Israël. Et comme l'a rapporté le Washington Post, je crois que c'était en avril, les deux tiers des systèmes de défense aérienne utilisés pendant les quarante premiers jours de cette guerre du Ramadan étaient des systèmes américains en fonctionnement. Ce n'étaient pas les systèmes David's Sling ou Dôme de fer, mais bien des missiles Patriot et des missiles THAAD, ces intercepteurs-là. Donc, Trump se retrouve dans une position où il peut tout retirer et menacer en disant, en gros : soit vous faites ce que je demande, soit on retire tout ça. En même temps, l'armée américaine, sous le commandement du CENTCOM, avait été mise en place pour une opération en continu, vingt-quatre

heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Et, vous savez, quand on déploie des unités militaires, on met en place ce qu'on appelle des centres d'opérations conjointes ou des centres d'opérations tactiques. Dans ce cas précis, ils appellent ça des CATs, des équipes d'action de crise.

Donc, c'est tout un ensemble d'éléments qui composent cette structure : l'armée, bien sûr, mais aussi des composantes interministérielles, comme la CIA, ou toute autre agence qui peut être concernée par une opération militaire. Et tout ça fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Ils reçoivent des communications du terrain, ils envoient des ordres, ils traitent des actions urgentes, ils préparent des ordres pour des opérations tactiques — par exemple, frapper une cible à une heure précise — et ils s'assurent que tout se déroule comme prévu. Eh bien, tout ce dispositif a été démantelé. Il a été mis à l'arrêt. On m'a dit que les opérations sont revenues à un mode plus normal. Ce qui veut dire que les États-Unis ne sont plus en mesure d'appuyer sur un bouton et de lancer une attaque immédiatement. Avant, quand ces cellules CAT étaient actives, oui, on pouvait agir très rapidement.

#Pascal

Est-ce que ça se voit sur le terrain ? Est-ce que les Iraniens, de leur point de vue, peuvent savoir que c'est bien ce qui s'est passé ? Oui.

#Larry C. Johnson

Oui, je pense aussi. Et là, tout le problème, c'est qu'ils commencent à rapatrier les avions de combat américains vers les États-Unis. Parce que, vous savez, un F-trente-cinq ne peut pas parcourir, disons, sept ou huit mille miles d'un seul coup. Il a une autonomie d'environ six cents miles quand il n'est pas chargé pour le combat. Donc il doit être ravitaillé en vol. Il doit soit se poser sur un autre terrain, soit être ravitaillé, ou les deux, pour pouvoir rentrer. Du coup, déplacer et déployer ces appareils, que ce soit vers la zone de combat ou depuis la zone de combat, c'est une énorme opération logistique. Et là encore, pour faire tout ça, on parle de carburant d'aviation.

Donc, on se retrouve avec cette concurrence entre, d'un côté, tout le carburant d'aviation qu'il faut pour maintenir les avions en vol, et de l'autre, le diesel dont ont besoin les camions qui transportent la nourriture vers les supermarchés. C'est un compromis. Donc tout ça est déjà en cours. Et je pense que les États-Unis aussi, pendant ces deux derniers jours particulièrement intenses — les neuf et dix juin — ont frappé l'Iran. L'Iran a riposté, et a vraiment causé des dégâts importants, à la fois sur les infrastructures, les systèmes de communication, et plusieurs avions, au Koweït, à Bahreïn, sur la base aérienne du prince Saoud, et en Jordanie, à Muwaffaq al-Salti.

#Pascal

Je n'ai pas compris ça. Et j'étais sur le terrain, en conférence, donc je n'ai pas eu le temps de suivre l'affaire. Mais pourquoi les États-Unis ont-ils fait ça ? Je veux dire, les Iraniens n'avaient-ils pas déjà

fait passer le message pendant la guerre des quarante jours ? Que, non, peu importe ce qu'on leur envoie, ils détruiront quelque chose d'une valeur équivalente, voire plus ? Alors, pourquoi avoir fait ça ?

#Larry C. Johnson

Oui, alors je regarde ça, et je pense que ce qui s'est passé... parce qu'il faut se rappeler que, quand ils partent en mission de combat, ce n'est pas juste quelqu'un qui se dit : « Tiens, je me sens un peu nerveux, je vais monter dans un avion et aller attaquer telle ou telle cible. » Non, ils répondent à des missions très précises, préparées à l'avance, avec des cibles identifiées. Donc, à mon avis, ce qui s'est passé, c'est que quelqu'un a pris la décision de dire : « Bon, voyons si on peut utiliser la force militaire pour rouvrir le détroit d'Ormuz. » Alors, ce qu'il faut faire, c'est d'abord repérer les positions de tir des missiles et des drones iraniens. Ensuite, il faut identifier et détruire les nœuds de communication — la façon dont les Iraniens transmettent les ordres pour coordonner leurs différentes unités — et il faut aussi détruire les radars, et ainsi de suite.

Alors, ce que les États-Unis ont fait, à l'une de ces occasions, c'est qu'ils ont envoyé quatre navires dans le détroit d'Ormuz. L'Iran s'est immédiatement activé. Si on surveille avec des satellites et d'autres moyens techniques, on voit le système de communication s'allumer, on voit comment ils commencent à échanger, à réagir. C'est comme ça qu'on essaie d'identifier ce réseau, pour ensuite pouvoir le détruire. Et en représailles à ça, les États-Unis sont intervenus et ont commencé à frapper des sites à Bandar Abbas, sur l'île de Qeshm, et dans un autre port juste au sud de Bandar Abbas. Mais l'Iran était prêt. Dès qu'ils ont été touchés, ils ont répliqué tout de suite en disant : d'accord, on frappe cette cible, puis celle-là, et celle-là.

Et d'après ce que m'ont dit des gens bien informés, l'Iran causait des dégâts importants, et il est clair que l'Iran était directement impliqué dans une partie de ces attaques. Lors de l'une d'entre elles, on m'a expliqué qu'il y avait des soldats pakistanais, des techniciens formés sur des systèmes chinois, qui utilisaient des missiles fournis par la Chine pour frapper des cibles américaines. Ah oui, quand même. Et les États-Unis ont subi des dommages considérables à cause de ça. L'une des dernières frappes, sur la base aérienne Muwaffaq Al-Salti, en Jordanie, a été rapportée à la fois par des sources iraniennes et russes. Elles affirmaient que cette attaque avait détruit ou endommagé douze F-trente-cinq. Eh bien, rien que ça, c'est plus d'un milliard de dollars d'avions.

#Pascal

J'ai une petite théorie personnelle. Selon moi, l'un des facteurs qui a poussé les États-Unis à se dire : « Bon, il faut qu'on fasse tout ce qu'il faut pour arriver à une solution négociée », c'est peut-être que l'Arabie saoudite, le Qatar, et peut-être aussi le Koweït et Bahreïn, ont mis un peu de pression sur Washington. Du genre : « Soit vous arrêtez ça, soit on annule les accords de bases militaires, et ainsi

de suite. » Est-ce que vous avez le moindre indice que cette théorie, pour laquelle je n'ai absolument aucune preuve, pourrait avoir un fond de vrai ? Ou bien, au contraire, qu'ils se comportent simplement comme les satellites qu'ils sont ?

#Larry C. Johnson

Non, non, je ne pense pas que ce soit une théorie farfelue. Pepe et moi, on a tous les deux reçu des informations selon lesquelles le Pakistan joue un rôle vraiment central, et c'est incroyable de voir à quel point il est devenu important dans tout ce processus. Donc, le Pakistan, en travaillant avec le Qatar et l'Arabie saoudite, envoient tous les deux un message aux États-Unis : vous allez sortir de notre pays. Le Qatar aurait apparemment informé les États-Unis qu'ils veulent fermer la base d'Al Udeid dans neuf mois. Alors, on peut se dire : oui, ça paraît un peu tiré par les cheveux. Mais tu as vu la vidéo où le ministre des Affaires étrangères du Qatar a rembaré J.D. Vance hier à Bürgenstock ? Je ne l'ai pas encore vue. Ah, il faut absolument que tu la regardes.

Alors, vous avez le Premier ministre Sharif du Pakistan. À côté, le général Muneer du Pakistan. Et J. D. Vance se tient à la droite de Sharif. Et là, le ministre des Affaires étrangères du Qatar arrive, il salue chaleureusement Sharif, étreinte, bises, tout ça. Puis on voit Vance faire un petit geste, et le ministre qatari, lui, se détourne, va saluer Muneer, même scène, étreinte, bises. Ensuite, il se retourne, et on voit de nouveau J.D. Vance debout à la droite de Sharif. Et là, Vance fait un de ces petits mouvements, il tourne un peu le corps, tend la main gauche dans cette direction, et le ministre qatari croise les bras et détourne le regard.

#Pascal

Oh, ça, c'était... Ils sont vraiment furieux. Vraiment furieux.

#Larry C. Johnson

Oui, oui, oui.

#Pascal

Et, vous savez, je pense qu'il ne faut surtout pas sous-estimer ça. C'est vrai, j'ai oublié de le mentionner dans l'interview que je viens de faire tout à l'heure. Mais le fait que les Qataris soient là, et que les Pakistanais soient là aussi, je pense que c'est pour encadrer les États-Unis, pour s'assurer que, vous voyez, les choses avancent, quoi. Donc en réalité, ce n'est pas un contre un, c'est plutôt trois contre un à ce stade. Les Qataris ne sont pas là pour soutenir les États-Unis.

#Larry C. Johnson

Oui. Et ensuite, regardez ce qui s'est passé. Regardez l'autre réunion qui a eu lieu hier. J'ai oublié où c'était... je crois que c'était à Islamabad. Les ministres des Affaires étrangères d'Égypte, de Turquie, d'Arabie saoudite et du Pakistan. Vous pensez que c'était juste une coïncidence ? Non. Voilà. Allez-y.

#Pascal

Mais Larry, tu vois, je viens juste de faire une interview avec Denny Davis, et il m'a montré cette déclaration hallucinante de Lindsey Graham, qui disait un truc du genre : « on va les bombarder jusqu'à les anéantir », bla bla bla. Et puis, soi-disant, l'Arabie saoudite doit rejoindre les Accords d'Abraham, et que ça va être incroyable, bla bla bla. Franchement, ils sont fous ou quoi ? C'est littéralement l'inverse qui se passe. Les pays du Golfe mettent maintenant la pression sur les États-Unis pour qu'ils en finissent, qu'ils partent, et que ce soit terminé. Et je ne pense pas qu'il reste beaucoup d'affection pour les États-Unis au Moyen-Orient, peut-être à part aux Émirats arabes unis.

#Larry C. Johnson

Mais à part ça... ouais, les États-Unis n'ont pas vraiment gagné beaucoup de sympathie. Vous savez, toute cette relation reposait sur une promesse du genre : « On va vous protéger. Venez avec nous, tout ira bien. Personne ne vous touchera. » Et maintenant, ils regardent autour d'eux et se disent : « Oui, on s'est rangés à vos côtés, et on s'est fait démolir. »

#Pascal

Oui, enfin, pour être honnête, l'Iran ne se contente pas vraiment de les frôler, il leur met une sacrée raclée. Et je pense que ce message est bien passé, dans tout le contexte actuel, surtout avec le fait que les États-Unis les lâchent complètement, non ? C'était prévisible. C'était même annoncé. Ils ont dû leur dire : "Ne faites pas ça." Et pourtant, les États-Unis l'ont fait quand même. Et ils l'ont refait, encore ce mois-ci, non ? Donc voilà. Et ils vont continuer à se faire frapper, encore et encore. Donc...

#Larry C. Johnson

Oui, alors, encore une fois, les flux de trésorerie pour l'Arabie saoudite, le Qatar, le Koweït et les Émirats arabes unis sont en forte baisse. Ils n'ont plus les rentrées d'argent qu'ils avaient autrefois. Maintenant, la relation entre le Qatar et l'Iran est vraiment fascinante, parce que le Qatar essaie de jouer sur les deux tableaux. Rappelez-vous, ils viennent d'offrir au président Trump ce jet présidentiel de quatre cents millions de dollars qu'il a présenté la semaine dernière. Mais ensuite, on a vu ce qu'a fait le ministre qatari des Affaires étrangères, en manquant de respect à J.D. Vance. Donc, le Qatar n'est pas content des États-Unis. Et puis, il y a la vision de la Russie et de la Chine. La Russie et la Chine sont un peu les puissances dans l'ombre ici, parce qu'il y a deux choses qui se passent.

Ils reconnaissent qu'il faut complètement repenser l'architecture de sécurité. Et concrètement, ça veut dire qu'on va créer une alliance militaire entre les pays arabes musulmans. Alors, l'Iran n'est pas arabe, mais c'est un pays musulman. Et puis, la Turquie et l'Égypte, eh bien, elles ont été un peu difficiles à contrôler, parce que toutes les deux ont été achetées par Israël. Je veux dire, elles ont détourné de l'argent : dans le cas d'Erdogan, c'est le pétrole ; dans le cas de Sissi, c'est le gaz naturel liquéfié. Et puis il y a un autre acteur dans tout ça, complètement compromis par Israël : les Émirats arabes unis. Leur système, vous savez, c'était probablement l'un des plus grands centres de blanchiment d'argent au monde, jusqu'au début de cette guerre, le vingt-huit février.

J'ai reçu des informations d'une source fiable selon lesquelles l'un des rôles qu'ils jouent, c'est que l'oncle de Zelensky servirait d'intermédiaire. Chaque semaine, il quitterait Kyiv pour prendre un vol vers Dubaï ou Abou Dabi, avec des sacs contenant, littéralement, des millions de dollars en liquide. Cet argent serait ensuite déposé dans des banques émiraties. Puis, il serait utilisé pour acheter de l'immobilier. Ils appellent ça des arnaques. Donc, ils achètent des biens immobiliers, les revendent ensuite, et les bénéfices sont transférés vers des banques israéliennes. Et à partir de là, une partie de cet argent serait reversée à certains membres du Congrès américain.

C'est comme ça qu'ils sont payés. Ils ont donc joué ce rôle, mais ce qui s'est passé avec cette guerre, c'est que ça a complètement bouleversé le système financier émirati. Du coup, beaucoup de grandes fortunes rapatrient leur argent vers Singapour, parce qu'ils considèrent Singapour comme plus stable qu'Abou Dhabi ou Dubaï. Et ça explique en partie pourquoi, ces trois dernières semaines, on a vu les Émiratis, qui étaient jusque-là très liés aux sociétés de renseignement israéliennes, prendre un peu leurs distances. Et c'est aussi pour ça qu'ils sont allés à Téhéran, le neuf juin, pour s'asseoir et discuter avec Raïssi.

#Pascal

À mon avis, vous savez, il n'y a tout simplement pas moyen d'éviter une forme de solution négociée à tout ça. Et les Iraniens, plus le temps passe, plus ils gagnent en influence. Ce sont eux qui vont finir par dicter la direction que tout cela va prendre. Bien sûr, les États-Unis vont continuer à faire leurs grandes déclarations tonitruantes, ça, c'est certain. Mais j'ai l'impression qu'aujourd'hui, tout est en place pour creuser encore davantage la fracture déjà ouverte entre Israël et les États-Unis. Parce qu'en plus, l'opinion publique est perdue. On arrive donc à un moment où les membres du Congrès américain, en pensant aux élections de mi-mandat, vont pour la première fois vraiment se demander : est-ce que je dois être pro ou anti-Israël ? Selon vous, quel impact cela va-t-il avoir sur la relation avec Israël ?

#Larry C. Johnson

C'est un changement de génération. Vous savez, les gens de mon âge, ceux qui ont soixante ans et plus, on fait partie des derniers de la génération du baby-boom. Moi, je suis né en mille neuf cent cinquante-cinq. On a grandi avec ce mythe de David contre Goliath à propos d'Israël, cette idée qu'

Israël, c'était le petit David face à l'immense Goliath, les Arabes, et qu'il se battait contre des forces écrasantes. Mais la génération des cinquante ans et moins, elle voit les choses autrement. Elle regarde ce qui se passe sur les réseaux sociaux, et malgré les tentatives d'Israël pour les contrôler ou les faire taire, elle voit le génocide israélien contre les Palestiniens. Et ce ne sont pas seulement les musulmans qui sont visés. Ils s'en prennent aussi aux chrétiens. Ce message, maintenant, commence à faire écho.

Et puis, quand on relie tout ça à des podcasteurs très connus comme, tu vois, Tucker... Il fut un temps où Tucker Carlson aurait été considéré comme un allié sûr d'Israël. Ce n'est plus le cas. C'est pareil pour Candace Owens, Joe Rogan, Theo Vaughn... et d'autres encore. Le juge Napolitano, par exemple, son podcast approche du million d'abonnés. Donc, ce message circule, et aujourd'hui, Israël n'a plus le soutien politique de la majorité de la population américaine comme avant. Ils arrivent encore à obtenir l'appui du Congrès, en grande partie en finançant certains élus, mais même ça, tu vois, c'est en train d'être révélé, et ça devient un vrai risque pour eux. Donc...

#Pascal

Oui, tu sais, c'est quand même un sacré changement. Et encore une fois, comme pour les guerres, aussi horribles soient-elles, elles révèlent certaines réalités sur le terrain. Alors, si on change un peu de sujet pour parler de la Russie, selon toi, qu'est-ce que les Russes tirent comme leçon de tout ça ? Les Iraniens, eux, ont tenu bon contre toute attente, je dirais, et ils ont en quelque sorte montré qu'il faut frapper les proxys pour obtenir des concessions du grand patron, non ? Et c'est exactement ce qu'ils font à Bürgenstock en ce moment. C'est un peu comme s'ils réclamaient leurs concessions, tu vois ? Alors, d'après toi, où en sont les Russes dans leur apprentissage, dans leur manière d'aborder leur propre situation ? Et puis, cette guerre en Ukraine dure déjà plus longtemps que la Grande Guerre patriotique, non ? Oui, c'est ça.

#Larry C. Johnson

Oui, alors il y a eu quelques changements intéressants cette dernière semaine. Ouchakov, un proche conseiller de Poutine, est sorti en disant que les accords d'Ankara, c'est fini. C'est terminé. C'est du passé, voilà. Donc, c'est plus sur la table. Ils s'y sont accrochés pendant presque un an.

#Pascal

Presque un an, alors que rien n'en sortait. Mais eux, vous savez, ils ont cette façon de s'accrocher longtemps aux choses, quand ils pensent qu'il pourrait encore se passer quelque chose plus tard. Sauf que cette route-là, elle est terminée.

#Larry C. Johnson

D'accord. Et maintenant, en ce qui concerne les opérations militaires au sol, elles se sont vraiment accélérées de façon spectaculaire, surtout au cours des deux dernières semaines. Konstantinovka a été prise. Ils se rapprochent de Krasnyi Liman. Et à partir de cette position, au moins dans la région de Donetsk, la Russie sera en mesure d'encercler à la fois Kramatorsk et Slaviansk, qui sont les deux derniers bastions dans le Donetsk. Une fois qu'ils auront pris ces villes, ce sera, si l'on peut dire, une grande plaine ouverte jusqu'au fleuve Dniepr. Ils accélèrent aussi l'offensive dans la région de Zaporijjia, ainsi qu'au nord, vers Soumy et Kharkiv. Cela dit, l'Ukraine, avec l'aide — principalement l'aide — du Royaume-Uni, a intensifié les frappes de drones sur des cibles à travers Moscou. Ces attaques paraissent plus graves qu'elles ne le sont en réalité, mais malgré tout, elles tuent des civils.

Donc maintenant, la pression monte sur Poutine pour qu'il frappe militairement le Royaume-Uni. Si ces attaques de drones continuent comme ça, et si le Royaume-Uni continue de fournir du matériel, je m'attends à ce qu'avant la fin du mois d'août, la Russie frappe les usines britanniques. Cela comporte un vrai risque d'élargir la guerre. Mais les Russes en sont arrivés au point, comme l'a dit ouvertement Sergueï Kadyrov, où ils ont perdu la peur des représailles. Et donc, il va falloir leur montrer des représailles, peut-être pour rétablir la dissuasion nucléaire. Parce qu'en ce moment, en Europe, surtout au Royaume-Uni, je ne vois pas le même niveau d'enthousiasme en Allemagne pour tout ça. Merz est en place, et Keir Starmer n'est plus au pouvoir.

On verra si son successeur est aussi ambitieux pour soutenir ces attaques de drones en Ukraine. Mais clairement, on est entré dans une nouvelle phase de cette guerre. Et du point de vue de Poutine, il en parle comme d'une phase terminale. Alors, ces dernières attaques désespérées avec des drones, elles ne changent pas la situation stratégique. L'idée, du côté occidental, c'est sans doute que ça pourrait créer une pression politique pour pousser Vladimir Poutine dehors. Mais enfin, qu'est-ce que vous imaginez ? Vous pensez qu'un modéré va arriver et dire : « Oh, arrêtons d'attaquer l'Ukraine » ? Bon sang, non. Medvedev est là, en coulisses, et lui, il est bien plus prêt à appuyer sur la gâchette que Vladimir Poutine ne l'a jamais été.

#Pascal

Oui, c'est vrai. En fait, ce que l'Ukraine espère — et on sait qu'ils essaient ça depuis des années — c'est de créer une sorte d'Article 5, tu vois, pour l'OTAN. En théorie, c'est la seule chose qui pourrait encore sauver l'Ukraine, non ? L'Article 5, et ensuite tout le monde s'engage, une très grande guerre, y compris les États-Unis. Et c'est peut-être la seule option qui leur permettrait, disons, de récupérer leur territoire. On voit bien comment ils essaient de provoquer la Russie. Tous ces drones, ces attaques, surtout la semaine dernière à Sébastopol, quand ils ont fait exploser ce mémorial de guerre qui n'a aucune valeur tactique. La seule valeur, c'est que ça met les Russes en colère. Et oui, ça les met vraiment en colère.

Et c'est ce qu'ils m'ont dit. Stas Krapivnik ne cesse de répéter : on en a vraiment, vraiment marre maintenant. Mais dans ce sens-là, c'est une sorte de piège : essayer de pousser les Russes à faire

exactement ce que les Européens répètent depuis longtemps – qu'ils vont le faire, qu'ils vont venir, et qu'ils vont nous attaquer. Et puis, quand ça arrive, ils réagissent en disant : ah ! Attaque non provoquée ! Et maintenant, un pour tous, tous pour un. Mais on en est à un point où les États-Unis ne sont même plus capables de mener une guerre en Asie de l'Ouest, non ? Donc, à mon avis, ça augmente les chances que, du côté russe, on se dise : très bien, lançons les dés, donnons-leur ce qu'ils veulent. Tu penses toi aussi que ce calcul est en train de changer en Russie ?

#Larry C. Johnson

Ah oui, oui. Vous savez, je pense qu'il y a toujours eu de la prudence dès le début de cette opération spéciale... C'est d'ailleurs pour ça que Poutine l'a appelée « opération militaire spéciale ». Il n'allait pas mobiliser toute la société. Ils savaient que la Russie avait, disons, des limites intégrées. Ils n'avaient pas une main-d'œuvre totalement mobilisée. Le système industriel, les usines, n'étaient pas encore prêtes à produire des remplacements en cas de guerre à grande échelle, disons de type industriel. Ils ne disposaient pas non plus de toute la gamme de leurs systèmes d'armes. Mais aujourd'hui, ils en sont à un point, après quatre ans, où ils n'ont pas eu besoin de mobiliser la société ni de forcer les consommateurs à se priver pour soutenir l'effort de guerre. Ils ont réussi à faire à la fois les canons et le beurre.

Mais aujourd'hui, ils sont dans une situation où l'armée compte au moins entre un million et demi et deux millions de personnes mobilisées. Donc, ils ont la force armée en place. Elle est formée, ce ne sont pas des recrues inexpérimentées. Ce n'est pas comme si tout avait été fait avec des débutants. Leur base industrielle est extrêmement solide. Le seul problème qu'ils rencontrent parfois, c'est de trouver assez de travailleurs. Et les systèmes d'armes qu'ils ont développés, à part le Burevestnik, les quatre types de missiles hypersoniques, ils ont aussi les bombes FAB. Donc maintenant, ils sont prêts. Je pense qu'ils ne voulaient pas se retrouver dans une situation où ils déclencheraient un conflit avec l'Ukraine qui risquerait d'entraîner l'Europe, tant qu'ils n'étaient pas prêts à affronter toute l'Europe. Maintenant, ils le sont.

Et je pense que c'est là qu'on en est. Et maintenant, ils disent que... enfin, en plus de tout ça, je crois qu'ils ont été surpris de découvrir à quel point les capacités des États-Unis étaient faibles, superficielles même. Ils parlaient du principe que, oui, les États-Unis, c'est cette grande puissance capable de mobiliser d'immenses ressources. En réalité, non. Et dans la production de certains systèmes d'armes, ces systèmes ont été épuisés. Ensuite, les États-Unis tiennent un grand discours du genre : « Oui, on va relancer la production »... sauf que les minéraux rares essentiels viennent de Chine. Et la Chine, elle, ne les fournit pas. Ce qui veut dire qu'ils ne peuvent pas fabriquer ces systèmes d'armes. Les missiles de croisière Tomahawk, par exemple, nécessitent dix-huit minéraux rares différents.

#Pascal

Mais ça veut dire que si les Européens sont assez stupides pour faire un truc énorme, tu vois, quelque chose qui pousse la Russie, cette fois, vraiment au bord du gouffre, eh bien, ils auront la guerre. Toute la logique, maintenant, va dans ce sens. La seule chose qui peut encore empêcher ça, c'est que les Européens se calment un peu et qu'ils se ressaisissent enfin. Mais s'il y a encore un gros incident, une explosion majeure en Russie qui tue vraiment beaucoup de civils, alors la Russie ripostera. Et elle le fera, c'est sûr.

#Larry C. Johnson

D'accord, donc cette idée que les Européens sont intelligents... très bien, voyons ça ensemble.

#Pascal

Je ne dirais jamais ça. Jamais. Ce n'est pas une idée que je défends. Ils ont prouvé qu'ils sont complètement fous.

#Larry C. Johnson

Oui.

#Pascal

Nous sommes en train de tenir cette promesse maintenant.

#Larry C. Johnson

Regardez la logique de tout ça. Nos économies européennes ont besoin d'une énergie à bas coût. Donc, ça veut dire qu'il nous faut du pétrole bon marché et du gaz naturel liquéfié bon marché. Et pourtant... ce qu'on fait, c'est qu'on suit le plan des États-Unis pour faire sauter le gazoduc Nord Stream, puis on impose des sanctions à la Russie, ce qui fait qu'on n'achète plus de pétrole à bas prix. À la place, on achète du pétrole plus cher, et uniquement du gaz naturel liquéfié, lui aussi plus cher, venant des États-Unis. Résultat, on augmente nos prix de cinquante à cent pour cent. Et on se dit, oui, super stratégie. Et dans le même temps, on commence à se désindustrialiser, alors même qu'on prétend vouloir faire la guerre à la Russie, une guerre qui nécessiterait une production industrielle massive pour soutenir l'artillerie, les chars, les avions, les missiles, les drones, et tout le reste. Franchement, ça n'a aucun sens.

#Pascal

Non, pas du tout. Mais encore une fois, je pense qu'un bon nombre d'Européens sont pris dans une sorte de psychose collective, ou un phénomène de formation de masse, qui leur fait croire que s'ils le veulent vraiment, alors ça arrivera, parce que tout le monde se prend pour Churchill. Et ils ont

perdu la capacité de raisonner en termes réalistes, concrets, tu vois. J'ai regardé une émission de la télévision suisse l'autre jour, où ils débattaient des avantages et des inconvénients d'un éventuel envoi d'armes à l'Ukraine. Pendant une heure, ils ont parlé des arguments moraux, pour et contre. Pas une seule fois il ne leur est venu à l'esprit que, si ces armes servaient à tuer des Russes, peut-être que les Russes, eux, pourraient bombarder la Suisse en représailles. Pas une seule fois. Pas une seule. Ça ne leur traverse même pas l'esprit. Et c'est bien là le problème général qu'on a en Europe en ce moment. Mais il me semble que, comme le dit Karaganov, les Russes vont devoir réaffirmer ce point. Et probablement, si ça ne s'arrête pas, ils le feront. Donc, tu serais d'accord avec ça, je suppose. Oui.

#Larry C. Johnson

Ah oui, absolument. Et encore une fois, vous savez, je trouve fascinant la façon dont Sergueï est présenté en Occident, comme une sorte de docteur Folamour complètement fou. En réalité, Sergueï est quelqu'un de formidable, un homme charmant, intelligent. Ce n'est pas un intellectuel de pacotille, ni un rêveur déconnecté. Il a vraiment réfléchi à tout ça. Et c'est lui, le premier, qui a parlé du fait que l'avenir de la Russie se trouvait à l'Est. Il disait : « J'étais plutôt europhile, j'y ai cru un temps, mais il faut reconnaître qu'il n'y a pas d'avenir dans la relation avec l'Europe. » Selon lui, les Européens étaient trop empoisonnés, trop enfermés dans leurs habitudes pour voir l'opportunité de travailler avec la Russie.

Et c'est pour ça qu'il a dit : « Allons vers l'est — en Sibérie, en Chine. » C'est là que se trouve l'avenir. Et, effectivement, c'est bien là que se trouve l'avenir. Mais il a été le premier à le voir et à l'écrire. Alors, quand il parle de la nécessité de rétablir la dissuasion nucléaire avec l'Europe — autrement dit, de la réveiller pour qu'elle comprenne vraiment à quoi elle fait face — ce n'est pas juste des paroles en l'air. Et on dirait que cette idée gagne du terrain chez de plus en plus de Russes. Si la Russie faisait aux États-Unis ou à l'Europe ce que l'Europe et les États-Unis font à la Russie, eh bien, on serait en guerre depuis longtemps.

#Pascal

Bien sûr, bien sûr. Je veux dire, c'est toute cette incompréhension totale de ce que les Russes font vraiment et de ce qu'ils cherchent à faire. Mais la propagande en Europe est tellement épaisse que ce dont toi et moi on parle va sembler complètement fou à beaucoup de gens ici. Et ça, c'est juste un autre fait avec lequel il faut composer. Donc oui, globalement... Tu penses que le fait que Starmer soit parti — on ne sait pas encore qui sera le nouveau — tu crois que ça change quelque chose dans la dynamique générale ? Peut-être, parce que c'était un peu le projet personnel de Starmer.

#Larry C. Johnson

Et on dit qu'il aurait eu des relations intimes avec de jeunes Ukrainiens. Alors, qui sait si ça a joué un rôle dans toute cette histoire. Mais bon, tout dépend si le nouveau, enfin, son remplaçant, se dit : « Vous savez quoi, il faut qu'on se recentre. » La base travailliste s'effrite, et de façon spectaculaire, à cause de la situation intérieure au Royaume-Uni : l'économie, l'immigration, la sécurité publique, et tout le reste. Donc, on pourrait penser que la stratégie intelligente serait de dire : « On arrête avec toute cette folie internationale qui ne fait que nous distraire et nous exposer à des risques, et on se concentre sur la restauration de notre crédibilité chez nous. » Ce serait la chose sensée à faire. Mais bon, vous savez, les politiciens ne font pas toujours ce qui est sensé.

#Pascal

Non, non. Je pense qu'ils ont prouvé, encore et encore, qu'ils étaient incapables de gérer ce genre de choses. Parce que, comme on l'a dit au début, il y a aussi le problème des pénuries de pétrole brut, surtout de brut lourd, pour les États-Unis. Et pour les Européens, c'est encore pire, parce qu'ils dépendent désormais de ce qui se passe en aval des États-Unis. Franchement, ça me donne envie de m'arracher les cheveux. Mais dernière question : est-ce qu'on a une idée, même approximative, de ce que tout ça signifie pour la Chine et sa vision du monde ? Parce que je pense qu'ils ont beaucoup appris cette année sur les États-Unis et sur l'Occident en général.

#Larry C. Johnson

Cela accélère la montée de la Chine comme puissance économique dominante dans le monde. Alors, vous savez, au début de l'opération militaire spéciale en deux mille vingt-deux, les Chinois et les Russes, dans le cadre des BRICS, disaient : « Oui, on n'a pas besoin d'être dépendants de l'Occident », mais en réalité, il n'y avait pas d'urgence. Puis, avec les sanctions imposées immédiatement à la Russie, suivies de la rhétorique et des menaces des États-Unis envers la Chine, ils ont tous les deux compris qu'il fallait passer à la vitesse supérieure. Ce sommet qui a eu lieu, je crois, en janvier ou en février deux mille vingt-trois à Moscou, quand Xi Jinping est venu, c'est là qu'ils ont vraiment allumé la mèche. Ils se sont dit : « D'accord, il faut accélérer la mise en place d'un nouvel ordre financier international. » Et tout cela a abouti aujourd'hui à la création, par la Chine, d'une alternative au système SWIFT, appelée CIPS, le système de paiement interbancaire transfrontalier.

C'est numérique. SWIFT, c'est analogique. Et ces deux ou trois dernières semaines, si j'ai bien compris, vingt-six autres banques internationales se sont alignées sur les banques chinoises en signant des accords. Ce qui fait que ce système devient maintenant international. Donc, pour transférer de l'argent, on n'est plus dépendant de SWIFT ni du dollar américain. Aujourd'hui, pour faire un virement, on peut utiliser plusieurs devises, mais au final, tout passe par le renminbi chinois. Et oui, la Chine, en même temps, vend ses bons du Trésor américains. Elle achète de l'or et de l'argent. La Russie fait pareil : elle vend ses bons du Trésor et achète de l'or et de l'argent. Le Japon

aussi vend ses bons du Trésor. Du coup, le marché obligataire américain, qui était autrefois considéré comme une sorte de valeur refuge, n'est plus perçu comme tel. Et c'est là que la Chine intervient clairement pour créer une alternative, avec le soutien total de la Russie.

#Pascal

Les rouages commencent vraiment à s'emboîter, comme tout ce qu'on a mis en place. Et ça va lancer la machine. La nouvelle machine est en train de démarrer. Exactement.

#Larry C. Johnson

Exact. Oui.

#Pascal

Très bien. Larry, je t'ai pris beaucoup de ton temps. Merci beaucoup. Tu es toujours très généreux, que ce soit avec ton temps ou avec tes mises à jour. Pour ceux qui veulent te suivre, il y a sonar21.com, ton site principal, et maintenant Transition Propaganda, ta chaîne YouTube. Les gens devraient aller y jeter un œil. On peut te retrouver ailleurs ?

#Larry C. Johnson

Ce sont les deux principaux. Je veux dire, sur Substack — je suis Larry C. Johnson sur Substack. Mais entre Sonar et le Transition Protocol, ce sont vraiment les deux gros projets. J'ai aussi un Counter-Currents que je fais une fois par semaine, tu vois, de courtes vidéos. Mais le Transition Protocol est en train de devenir, avec Pepe... Pepe et moi, on est un peu les analystes principaux. Zulfiqar Ali, qu'on appelle le Z-Man, joue le rôle d'animateur, et ça nous permet, Pepe et moi, de nous concentrer sur l'intégration du journalisme de données avec le renseignement. Et je pense qu'on obtient une combinaison assez puissante grâce à ça.

#Pascal

C'est vraiment formidable. Je le recommande à tout le monde. Je mettrai les liens dans la description juste en dessous. Larry Johnson, merci beaucoup pour votre temps aujourd'hui.

#Larry C. Johnson

Merci, Pascal. C'est toujours un plaisir, mon ami.